



LES GROUPES INTERPARLEMENTAIRES

**FRANCE-VANUATU-ILES DU PACIFIQUE
FRANCE-AUSTRALIE
FRANCE-NOUVELLE-ZÉLANDE**

**9^{ÈME} FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DOCUMENTAIRE OCEANIEN
(FIFO 2012)**

PALAIS DU LUXEMBOURG

Salle MONNERVILLE

**Projection-débat du film *Contact*
de Bentley Dean et Martin Butler (Australie)
Prix FIFO 2011**

Mardi 13 décembre 2011

Programme

15h30 : Allocution d'ouverture de **M. Jean-Pierre Demerliat**, Sénateur de la Haute-Vienne, Président du groupe interparlementaire d'amitié France-Vanuatu-Iles du Pacifique et présentation du **FIFO 2012** en présence du jury.

16h : Projection du Prix FIFO/ France télévisions 2011 **CONTACT**, réalisé par **Bentley Dean et Martin Butler (Australie)**. *Une histoire riche en images d'archives inédites, du premier contact entre une tribu aborigène, les Martus, et « l'homme blanc ».*

17h : Discussion autour du film avec :

- **Laurent Dousset, directeur du CREDO et maître de conférence à l'EHESS**, auteur du livre « *Mythes, missiles et cannibales. Le récit d'un premier contact en Australie* ».

- **Jessica De Largy Healy, chercheure affiliée au Laboratoire d'Anthropologie Sociale (CNRS/EHESS/Collège de France) et au College of Arts and Social Sciences (Australian National University)**.

18h : Cocktail.

M. Wallès Kotra. - Merci à chacun de sa présence et merci au Sénat qui nous accueille dans cette enceinte.

On dit souvent, en présentant le FIFO, que nous faisons partie du monde de l'infiniment petit : petits États, petits peuples, petites cultures, avec des langues un peu partout, qui ont du mal à exister.

On a quelquefois bien du mal à trouver des endroits où l'on parle de nous. Il est vrai que l'Europe est fort préoccupée en ce moment. On comprend donc qu'il soit difficile de parler de ce que nous sommes et de ce qui se passe là-bas.

C'est pourquoi je voulais remercier Jean-Pierre Demerliat, Président du groupe d'amitié France-Vanuatu-Iles du Pacifique du Sénat, à qui je passe la parole...

M. Jean-Pierre Demerliat. - Mesdames, Messieurs, soyez les bienvenus au Sénat.

Pour la deuxième année consécutive, le groupe interparlementaire France-Vanuatu-Iles du Pacifique, que j'ai l'honneur de présider, jusqu'au renouvellement prochain de son Bureau, a apporté son soutien à l'organisation au Sénat d'une projection du prix du Festival international du film océanien, le FIFO, qui fêtera en 2012 sa neuvième édition. Je me réjouis tout particulièrement de cette continuité pour plusieurs raisons.

En premier lieu, les trois groupes d'amitié du Sénat couvrant le Pacifique Sud - France-Vanuatu-Iles du Pacifique, France-Nouvelle-Zélande et France-Australie - se sont unis pour parrainer conjointement cette manifestation. Cette action commune reflète bien la prise de conscience de l'importance de cette région et de l'existence de problématiques spécifiques à l'ensemble océanien.

Je remercie mes collègues et en particulier Marcel Deneux, Président du groupe France-Nouvelle-Zélande, qui a répondu avec enthousiasme à cette initiative ouvrant la perspective d'autres actions communes.

Le groupe d'amitié France-Australie, dont le Président ne siège plus au Sénat, n'est pas représenté ici mais prend évidemment toute sa part dans cette manifestation.

En second lieu, c'est l'occasion exceptionnelle de nous informer auprès de spécialistes éminents sur l'histoire de l'Océanie et ses enjeux.

Nos groupes ont pour vocation d'attirer l'attention sur les problématiques importantes et d'actualité de cette partie du monde où nous sommes représentés par nos élus du Pacifique : Pierre Frogier et Hilarion Vendegou de Nouvelle-Calédonie, Robert Laufoaulu de Wallis et Futuna et Richard Tuheiava de Polynésie française.

Enfin, c'est l'opportunité de saluer le travail effectué par les responsables du FIFO, manifestation qui, chaque année, prend de l'ampleur et permet aux populations océaniques de se redécouvrir à travers leur diversité mais aussi leur identité commune. C'est également l'occasion de voir d'autres images que les clichés auxquels nous sommes habitués.

Mes félicitations vont tout particulièrement à Wallès Kotra, Président de l'AFIFO, pour la manifestation qu'il a créée et qu'il fait rayonner partout, ainsi qu'à Khadidja Benouataf qui a organisé avec brio l'événement de ce jour.

Nous aurons le plaisir de débattre cet après la conclusion du film et de conclure par un cocktail convivial.

Bon débat et bonne projection !

(Applaudissements)

M. Wallès Kotra. - La parole est à M. Heremoana Maamaatuaiahutapu...

M. Heremoana Maamaatuaiahutapu. - Ia ora na à tous !

Merci à M. le Président Demerliat de nous accueillir à nouveau au Sénat, ainsi qu'à M. Esclatine et à tous ceux qui nous soutiennent depuis le début.

Le FIFO est né du constat selon lequel plus il y a de télévisions dans le monde et moins on parle de ces petites communautés perdues dans un océan si grand qu'une île ne représente qu'un grain de sable sur une carte.

Même les Océaniens que nous sommes, à l'heure de l'hypercommunication, se rencontrent moins qu'à l'époque de leurs ancêtres, qui n'avaient que des pirogues pour seul moyen de communication ! Il fallait donc absolument créer quelque chose. L'idée développée par Wallès Kotra a fait l'unanimité à l'époque. Le FIFO n'est pas qu'un événement culturel qui nous permet d'utiliser l'image afin de parler, à l'heure de la mondialisation, de ces petites communautés perdues dans le Pacifique. C'est aussi un trait d'union entre le monde mélanésien, polynésien, micronésien et l'Occident. C'est une petite voix perdue dans cet immense océan qui essaie d'exister à l'heure de la mondialisation.

Nous en sommes aujourd'hui à notre neuvième édition et nous visionnons chaque année des films qui nous apportent de bien belles surprises. Nous vous invitons donc tous à nous rejoindre du 6 au 11 février afin de voir l'Océanie exister en Océanie. Papeete devient la capitale de l'Océanie mais le plus important, c'est d'exister un peu partout dans le monde et notamment ici, à Paris, ainsi que dans les grandes capitales comme Sydney, Canberra ou Auckland, et peut-être demain Los Angeles.

Nous avons été colonisés il y a 200 ans et nous souhaitons aujourd'hui coloniser le monde, même si nous sommes peu nombreux. L'image et les moyens techniques actuels nous autorisent cette ambition.

L'image est le moyen le plus simple d'exister aujourd'hui ; elle permet à nos sociétés, qui sont souvent des sociétés de tradition orale, de faire passer des messages à l'Occident et éventuellement de proposer des solutions originales. Peut-être le regard de l'Occident doit-il également changer vis-à-vis de nos petites communautés. Le monde sera alors peut-être plus facile à vivre !

On m'a demandé récemment ce que j'étais, car je n'étais ni blanc, ni noir. J'ai répondu que j'étais simplement un citoyen du monde. C'est finalement le message que le FIFO souhaite faire passer : soyons des citoyens du monde !

Merci à tous. Nous espérons vous voir du 6 au 11 février 2012 à la Maison de la culture de Tahiti, capitale du Pacifique !

(Applaudissements)

M. Wallès Kotra. - Si le FIFO a cette résonance, c'est parce qu'il est adossé à un groupe audiovisuel important, le groupe France Télévisions.

J'ai donc le plaisir de donner la parole à Claude Esclatine, directeur général des réseaux Outre-Mer Première.

M. Claude Esclatine. - Je ne suis pas d'accord avec vous, Messieurs ! Considérez que vous êtes les représentants de petits pays situés dans une petite zone du globe me semble presque constituer une contre vérité. Vous l'avez dit en conclusion, la Polynésie et l'Océanie sont le centre du monde. Peut-être... L'an passé, à pareille date et dans cette salle, j'avais déjà utilisé le mot de Jean-Marie Le Clézio, prix Nobel de littérature, qui parle de l'Océanie en la qualifiant de « continent invisible ».

L'année dernière déjà, je justifiais la présence d'un groupe de télévision aussi important que France Télévisions par le fait que, pour faire mentir Jean-Marie Le Clézio, nous devons contribuer à gommer cette insuffisance de visibilité de l'Océanie. France Télévisions est depuis quelques années plus que le partenaire du FIFO, aux côtés de son créateur, Wallès Kotra et de toute l'équipe qui l'organise, sur place mais également à Paris, probablement pour trois raisons essentielles.

La première est évidente : notre pays est représenté de manière importante sur une emprise que la majorité de nos concitoyens métropolitains sous-estiment considérablement. La Polynésie, derrière ses 115 îles, représente un territoire d'une étendue dont j'aime à rappeler qu'elle est plus large géographiquement, grâce à son emprise maritime, que l'ensemble de l'Europe des 27 ! Notre présence en Océanie est importante et peu connue de nos concitoyens métropolitains. C'est pour nous une ardente obligation d'y contribuer...

France Télévisions, du fait de son statut de groupe public de télévision, est dans tous les territoires français, dont les trois que nous comptons dans le Pacifique et en Océanie : la Nouvelle-Calédonie, Wallis et Futuna et la Polynésie, cœur de cette manifestation du FIFO.

France Télévisions est très fière d'avoir trois stations dans trois territoires, à Nouméa, Wallis et Futuna, ainsi qu'à Papeete. Si le territoire français s'étend jusque là-bas, il faut que la télévision française s'étende aussi jusque là-bas. Nous y comptons nombre de collaborateurs de grande qualité -journalistes, techniciens et personnels de toutes natures.

Ils sont dans les trois stations associés directement au fonctionnement du FIFO, particulièrement l'équipe de Polynésie et de Papeete mais également en Calédonie et à Wallis et Futuna. C'est la seconde raison pour laquelle il est nécessaire que France Télévisions soit associée à cette manifestation.

En troisième lieu, en tant que groupe de télévision de taille mondiale, il est indispensable que nous aidions à développer cette visibilité et la circulation des films présentés au FIFO. Cette année, 130 films ont été présélectionnés et 36 vont être diffusés moitié en compétition, moitié hors compétition.

France Télévisions devra permettre à ces films d'être diffusés sur nos trois antennes régionales d'Océanie mais également sur nos antennes nationales.

Le Président de France Télévisions, Rémy Pfmilin, ainsi que tous les membres du jury -Elie Chouraqui, Président du 9ème FIFO, le patron des documentaires de France 2, Marie-José Alie, en charge de la diversité au sein de notre équipe - tiennent énormément que toutes les chaînes soient associées à la diffusion de la sélection 2011, comme elles l'ont été ces dernières années.

France Télévisions souhaite participer à l'élargissement de ce marché et présenter cette sélection sur toutes ses antennes ainsi qu'au plan international. C'est essentiel pour nous et je suis ravi que la manifestation 2011 début février ait lieu en 2012 ; c'est un jalon important de l'année des Outre-Mer.

Les trois territoires du Pacifique sont des éléments constitutifs essentiels du maillage des Outre-Mer français à travers le monde, que ce soit dans l'Atlantique, dans l'Océan indien ou dans le Pacifique.

Nous sommes toujours selon moi dans l'année des Outre-Mer et l'édition 2012 s'inscrit comme un élément marquant de cette ouverture que nous essayons de donner aux Outre-Mer français et plus généralement à l'Océanie, les films projetés dans le cadre du FIFO venant d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de Papouasie, d'Hawaï ou du Japon.

Voici l'essentiel de nos motivations et de nos actions au bénéfice de ce festival et de cette production extraordinaire...

J'ai la chance d'avoir actuellement dans mon bureau une magnifique carte du monde décomposée en trois panneaux où l'Europe occupe la position centrale. Or, si l'on opère un glissement du panneau de droite vers la gauche, l'Océanie se retrouve être au centre du monde et je me suis pris à faire un rêve, comme Martin Luther King : peut-être arriverai-je un jour à mettre le panneau représentant l'Océanie au milieu de cette carte du monde !

Merci.

(Applaudissements)

M. Wallès Kotra. - Nous allons maintenant visionner le film.

Mme Khadidja Benouataf. - Ce film a reçu le Grand Prix du FIFO 2011. Il a pour titre « Contact » et a été primé à plusieurs reprises. Il raconte le premier contact entre une tribu aborigène d'Australie et l'homme blanc, en la personne de patrouilleurs venus vérifier qu'il n'y avait plus personne dans le désert avant de procéder à des essais de missiles en 1975.

Nous aurons ensuite un débat avec des chercheurs qui répondront à toutes vos questions...

Projection du film, suivie d'applaudissements prolongés

Mme Khadidja Benouataf. - Laurent Dousset et Jessica de Largy Healy vont maintenant répondre à vos questions...

Un intervenant. - Où l'action se situe-t-elle en Australie ? Comment se fait-il que ces gens soient restés aussi longtemps ignorés du monde occidental, qui avait colonisé cette terre depuis un long moment déjà ?

M. Laurent Dousset. - Je travaille depuis dix-neuf ans dans le désert de l'Ouest, région dans laquelle se situe l'action du film. Cette région, appelée « bloc culturel du désert de l'Ouest », comprend le Great Victoria Desert, le Gibson Desert et le Great Sandy Desert.

Il s'agit d'une surface de 600.000 kilomètres carrés, colonisée en dernier dans les années 1940-1950, du fait de sa situation isolée.

Aujourd'hui, on considère que le bloc culturel du désert de l'Ouest, habité par une quarantaine de groupes aborigènes, va de Wumera, site de lancement des missiles, jusqu'à la mission de Jigalong, soit un tiers du continent australien.

Le groupe évoqué dans le film est celui des Mardudjaras, qui sont établis à l'Ouest de ce bloc culturel, dans la partie Nord-Ouest de l'État de l'Australie de l'Ouest. Le désert de l'Ouest est en fait constitué par la partie centrale désertique de cette région - hormis Alice Springs.

Un intervenant. - Je suis frappé par le fait qu'on ne voit dans ce film que des femmes. Quel aurait pu être l'avenir de ces femmes si on ne les avait pas trouvées ?

M. Laurent Dousset. - Je n'ai pas travaillé auprès de ce groupe particulier, même si je connais un certain nombre de personnes qui interviennent dans le film.

Les hommes de ce groupe local, issu d'un groupe dialectal plus large, avaient déjà migré vers la mission de Jigalong, sans leurs épouses, en promettant de revenir chercher les femmes - mais cela a pris plus de temps que prévu...

Un certain nombre de mariages irréguliers ont eu lieu, les règles étant plus complexes en Australie qu'en Occident. L'exode du désert a commencé dans les années 1940-1950, lorsque des missions ont commencé à s'installer. Plus le désert se vidait, moins ses habitants étaient capables de suivre les règles.

Une intervenante. - Existe-t-il des groupes qui n'ont pas encore été découverts ?

Mme Jessica De Largy Healy. - Non, il n'existe plus de groupes qui n'aient pas encore été contactés. On voit dans ce film l'un des derniers groupes à être entré en contact avec la civilisation blanche.

Dans d'autres régions, les choses se sont faites bien plus tôt. Le dernier groupe est sorti du désert en 1980. Il s'agissait d'un petit groupe d'hommes. Aujourd'hui, tous les groupes ont rencontré des Blancs.

Mme Khadidja Benouataf. - Laurent Dousset est l'auteur d'un excellent ouvrage intitulé « Mythes, missiles et cannibales. Le récit d'un premier contact en Australie ». La notion de « tribu perdue » existe-t-elle ou s'agit-il d'un mythe occidental ?

M. Laurent Dousset. - L'idée de pouvoir découvrir un groupe qui vivrait de manière ancestrale, en Australie ou ailleurs, éloigné de tout contact et de toute modernisation galopante, n'est pas un mythe récent. Il existe déjà dans l'histoire babylonienne avec les tribus juives qui disparaissent et que l'on retrouve jusqu'en Afrique ou en Inde.

Le mythe de la tribu perdue qui veut que l'Occident soit souvent à la recherche d'une tribu authentique en Australie a souvent traversé l'histoire de la colonisation elle-même et n'a jamais véritablement été une réalité. La différence de traduction entre la phrase : « On ne savait pas qu'il y avait des Blancs » et : « On n'avait jamais vu de Blancs », d'un point de vue sémantique, n'est pas évidente.

Les Aborigènes, contrairement à ce que l'on croit, partout en Australie, ont très vite su que l'homme blanc était arrivé. Ils ont rapidement compris que le paysage dans lequel ils évoluaient allait changer avant même le premier contact.

Dans la région où j'ai travaillé, des décennies avant l'arrivée de l'homme blanc, les différentes tribus avaient déjà, grâce aux réseaux fantastiques qui les unissent, récupéré des objets métalliques, des bijoux, etc.

Même si en 1984, un groupe est sorti du désert pour entrer en relation avec l'Occident, pour des raisons d'isolement extrême, les Aborigènes avaient néanmoins depuis longtemps connaissance de l'arrivée de la machine coloniale.

Une intervenante. - Comment ont-ils fait pour survivre aussi longtemps dans le désert ?

M. Laurent Dousset. - Ils y sont depuis vingt mille ans !

Une intervenante. - De quoi vivaient-ils ?

M. Laurent Dousset. - De reptiles, de tomates sauvages...Ce n'est pas une région d'une grande densité démographique. Le groupe dans lequel j'ai travaillé, les Naradarjas, à l'Est, sont entre 500 à 600 personnes, sur un territoire traditionnel de 100.000 kilomètres carrés. La Grèce continentale, par exemple, compte 500 personnes au kilomètre carré...

C'est effectivement, disent les archéologues -je les cite- « la région la plus aride habitée par l'humanité avant la révolution industrielle ». C'est un environnement où la survie est extrêmement difficile. Dans les années 1940, jusqu'à début 1950, les fortes sécheresses ont accéléré l'exode. Les gens ne vivaient alors pas dans d'excellentes conditions ; néanmoins, cela fait vingt mille ans que le désert de l'Ouest est habité !

Mme Jessica De Largy Healy. - On croit souvent que les Aborigènes, en tant que population australienne, ont évolué de façon totalement autonome par rapport au reste du monde. Or, sur toutes les côtes du Nord de l'Australie, des échanges réguliers ont lieu depuis plusieurs siècles avec des pêcheurs saisonniers qui venaient de Port Makassar, dans l'actuelle Sulawesi. Ils ont apporté toute une série de technologies et de concepts que les Aborigènes de cette région connaissaient avant l'arrivée des Blancs.

J'ai travaillé en Terre d'Arnhem, au Nord de l'Australie, près des côtes. Les Aborigènes de cette région sont les Yolngu. Dans la langue yolngu, les Blancs sont désignés par le terme de « Balandas », déformation du mot « Hollanders » utilisé par ces pêcheurs de Makassar pour désigner leurs propres colonisateurs. Il existait donc une connaissance du monde extérieur...

C'est une notion aujourd'hui très importante pour les Aborigènes du Nord de l'Australie par rapport à l'identité Pacifique, telle qu'elle peut s'exprimer dans des festivals comme le 9ème FIFO. Ils considèrent en effet faire entièrement partie de la région du Pacifique du fait de leurs échanges avec les autres peuples, bien avant l'arrivée des Blancs.

C'est une critique que j'aurais à formuler vis-à-vis du film : on a l'impression que le groupe vit en totale autarcie, coupée du reste du monde alors que le contexte historique explique cet isolement, les groupes vivant en contact les uns avec les autres avant l'arrivée des Blancs.

On trouve dans le désert, à plusieurs milliers de kilomètres de la mer, des coquilles perlières qui étaient troquées sur les côtes. Les échanges existaient donc bel et bien.

Une intervenante. - Le support de l'image est-il un outil avec lequel vous travaillez en tant que chercheurs ?

M. Laurent Dousset. - Je travaille personnellement très peu avec l'image ; en tant que chercheurs-anthropologues, il nous faut faire un travail de contextualisation afin de déterminer les conditions culturelles et historiques qui ont provoqué ces situations totalement aberrantes -et il y en a eu beaucoup !

Néanmoins, la manière dont les personnes qui apparaissent dans le film se reconstruisent une mémoire et reconstituent un événement -qui, j'en suis persuadé, change d'un récit à l'autre- m'a extrêmement intéressé d'un point de vue anthropologique même si, sur le plan méthodologique, je ne suis pas persuadé de l'utilité de l'image...

Mme Jessica De Largy Healy. - Je travaille quant à moi beaucoup avec l'image ; j'ai un peu filmé mais j'ai plutôt travaillé sur des projets de restitution d'images de films et de photographies aux communautés, un peu comme on le voit à la fin du documentaire.

Les Aborigènes ont été étudiés depuis le début du XX^{ème} siècle par plusieurs générations d'anthropologues. Il existe donc énormément de documents audiovisuels les concernant. J'ai travaillé sur des questions de restitution des images aux communautés, qui sont très demandeuses et qui créent depuis une dizaine d'années des archives numériques locales afin d'avoir un accès aux photos, films, peintures et objets qui se trouvent dans les musées.

Une intervenante. - Leur alimentation et leur morphologie ont considérablement changé. Quel regard portez-vous sur ce point ?

M. Laurent Dousset. - Dans le récit que j'ai écrit à propos de premiers contacts qui ont eu lieu plus à l'Est, dans les années 1956, les souvenirs qui reviennent aux personnes les plus âgées, les plus puissants aussi, sont ceux de l'odeur et du goût abject de la nourriture, plus que l'identification entre l'idée du mauvais esprit -le « Mamu »- qui revient du monde des morts et le Blanc ; il faut savoir que chez ces Aborigènes, le blanc est la couleur de la mort dont parlent certains mythes. Certains anciens, parmi les personnes qui ont été déplacées à l'Est, se sont laissés mourir de faim, incapables d'avalier la nourriture qui leur était proposée.

En outre, très vite les représentants du Gouvernement et les missionnaires ont obligé les gens à manger tous en même temps autour de la même table, en dépit des interdits liés à la parenté, rendant ces situations inacceptables. La nourriture a donc constitué un véritable choc...

Un intervenant. - Pouvez-vous dire un mot du cannibalisme ?

M. Laurent Dousset. - C'est une question de traduction : les Mamus s'emparent de l'esprit des vivants, surtout la nuit. Ce terme n'est pas alimentaire mais signifie « dévorer », « anéantir ».

Mme Khadidja Benouataf. - Les Blancs ne sont donc pas des cannibales ?

M. Laurent Dousset. - Oui et non. Les Aborigènes ne craignent pas que les Blancs les mangent mais qu'ils puissent dévorer leur esprit et les laisser inanimés.

Un intervenant. - Le cannibalisme n'a-t-il jamais existé chez les Aborigènes ?

M. Laurent Dousset. - Pas dans cette région ; certaines existent dans d'autres régions mais il ne s'agit pas d'un cannibalisme tel qu'on se l'imagine... Dans certaines contrées, on mangeait un bout du foie du guerrier qu'on avait tué, l'esprit étant censé se loger dans cet organe. C'est plutôt un geste symbolique et non alimentaire.

Un intervenant. - Comme en Polynésie...

M. Laurent Dousset. - Oui...

Une intervenante. - Si quarante ans après, la situation se reproduisait, les autorités réagiraient-elles de la même manière, en les habillant comme cela a été fait à l'époque ?

Mme Jessica De Largy Healy. - D'une certaine façon, cela continue puisqu'on est dans une période d'assimilation des populations aborigènes aux populations blanches, tant pour ce qui est des pratiques domestiques que de la discipline des corps...

Dans le film, l'une des femmes dit qu'aucune d'entre elles ne voudrait revenir en arrière et être nues. Il y a une très forte influence missionnaire dans ce discours, qui se retrouve dans toutes les communautés aborigènes d'Australie. Le Gouvernement actuel continue aujourd'hui à vouloir transformer les sociétés qui sont aujourd'hui sédentarisées pour qu'elles deviennent propriétaires de leur maison, bénéficient d'emplois réguliers et s'intègrent dans le système scolaire. On est là dans une sorte de néo-assimilationnisme qui continue.

Mme Khadidja Benouataf. - Pouvez-vous dire un mot sur la perception de soi dans le regard de l'autre au cours de ces premières rencontres ?

M. Laurent Dousset. - C'est difficile à évaluer. Vous avez bien compris, à travers les dialogues, qu'il existait un tâtonnement mutuel et des malentendus considérables de part et d'autre, en particulier en matière de sexualité : ils ne se comprennent pas du tout !

Regarder une femme aborigène, c'est lui faire des avances sexuelles ! Vous ne pouvez pas la regarder dans les yeux ni surtout regarder son corps sans lui faire comprendre que vous voulez coucher avec elle ! Elles ont donc immédiatement interprété les choses de cette manière et le malentendu a commencé.

Qui dit la vérité ? Il n'y en a pas ! C'est un ensemble de malentendus. On ne peut se penser soi-même avant d'être capable de se mettre dans la place de l'altérité elle-même. C'est donc une question à laquelle il est difficile de répondre.

Néanmoins, dans le contexte général des premiers contacts dans le désert de l'Ouest, on peut distinguer deux types de situations historiques. Dans ce cas particulier, il faut savoir que les essais de lancement de missiles atomiques ont commencé pratiquement au début des années 1950, lorsque les Etats-Unis passent le Mac Mahon Act, ce qui empêche les Anglais de collaborer avec les Etats-Unis en matière de recherche atomique et à se réfugier quelque part dans le Pacifique.

Un accord secret a donc été passé avec les Australiens pour réaliser un certain nombre de tests. Les premiers ont eu lieu dans la partie Sud du désert de l'Ouest. Dès le début des années 1950, on lance des missiles qui atterrissent n'importe où. Pour mieux les contrôler, on organise quantité de patrouilles. On établit une station de contrôle radar, une station météorologique, etc. afin d'essayer de contrôler cet espace.

Des agents étatiques s'installent dans cette région dès les années 1955 de manière plus ou moins durable et certains groupes d'Aborigènes commencent à se rapprocher. Ce sont des situations de premiers contacts dominées par les malentendus mais qui sont intéressantes car ces stations gouvernementales de recherche sur l'armement creusent des puits et disposent d'une quantité de nourriture en relative abondance.

Or, les Aborigènes sont souvent très distants les uns des autres et vivent dans un espace dans lequel la socialité, la pratique des rituels, les initiations ne peuvent être effectuées que relativement rarement, lorsque les conditions climatiques et alimentaires le permettent.

La relative abondance en eau permet donc aux Aborigènes de se fabriquer une socialité autour de ces stations gouvernementales, même si les relations sont extrêmement dures : les officiers de patrouilles lâchent les chiens sur les groupes, leur tirent dessus ; il existe des accusations d'empoisonnement...

Néanmoins, cette situation est considérée comme une période historique positive au cours de laquelle les Aborigènes ont fabriqué une sociabilité qui était difficile à mettre en place auparavant.

C'est la première période, qui est donc faite de rapports difficiles, distants, violents mais avec la mise en place d'un réseau social auparavant davantage pensé que pratiqué, en particulier du fait de la sécheresse.

La seconde période est celle au cours de laquelle ces mêmes stations gouvernementales décident, les Aborigènes étant trop proches d'agencements censés rester secrets, de déplacer ceux-ci vers les missions. C'est en fait à ce moment qu'a véritablement lieu le premier contact. Les Aborigènes connaissaient les Blancs, avaient eu avec eux des relations conflictuelles, parfois sexuelles mais ces deux sociétés évoluaient jusqu'alors en parallèle, sans véritable interaction.

Les missionnaires s'ingèrent alors dans tous les aspects de la vie quotidienne des Aborigènes. C'est à ce moment qu'a lieu le véritable choc culturel. Ce n'est pas pour rien que, dans cette région, quinze ans après, les Aborigènes ont fini par chasser les missionnaires de manière violente -mais non les stations gouvernementales !

Un intervenant. - Comment les Aborigènes font-ils pour satisfaire à leur religion ? Que font-ils du Temps du rêve et de leurs légendes fondatrices ? Comment tout cela cohabite-t-il ?

Mme Jessica De Largy Healy. - Tout cela cohabite très bien. Généralement, on assiste à des formes extrêmement inventives et créatives de syncrétisme religieux. Il n'y a pas d'opposition entre la croyance dans les êtres ancestraux et la croyance en Dieu. Dans la région dans laquelle j'ai travaillé, la plupart des Aborigènes se disent aujourd'hui chrétiens. Pour les cérémonies funéraires, qui sont très importantes et peuvent durer plusieurs semaines, on aura un mélange des deux, avec une semaine des danses rituelles avec des peintures corporelles. Différents clans vont participer, danser, chanter. Un pasteur de la communauté, souvent aborigène, effectuera les rites au moment où l'on mettra le cercueil en terre. Il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux.

Un intervenant. - Que signifie le serpent ?

Mme Jessica De Largy Healy. - Le serpent est un de ces êtres ancestraux qui se retrouvent dans beaucoup de régions d'Australie, un des principaux êtres créateurs, souvent associé à la mousson et à l'eau.

La plupart des groupes aborigènes pensent qu'une partie de l'esprit des ancêtres se trouvent toujours dans les sites de leur passage. Les rituels mais aussi les peintures sur sable, comme on peut le voir dans le film, réactivent d'une certaine façon les pouvoirs de ces ancêtres qui sont dans la terre.

Ce n'est pas incompatible avec la modernité ; quand on arrive sur un site sur lequel on n'est pas allé depuis un certain temps, on chante, on fait des feux pour annoncer sa présence aux ancêtres qui se trouvent dans la terre.

Un intervenant. - Le feu est pour eux un grand symbole...

M. Laurent Dousset. - Il existe une cosmologie ou une philosophie applicable plus ou moins partout en Australie, à quelques nuances près, les symboles des éléments individuels pouvant bien évidemment varier selon les langues et les cultures.

Dans cette région, le feu représente plusieurs symboles ; lorsqu'il est éteint, c'est le signe de la mort, le signe du rituel et du recueillement également. Lorsqu'il est brûlant, il représente la vie. Quand on allume les feux, c'est à la fois pour annoncer la présence d'être humains à des groupes lointains mais également pour servir d'outil de chasse, les varans étant la protéine par excellence de cet environnement. Les lézards se cachent dans le Spinifex, une herbe relativement dure, difficile à arracher et dans laquelle il est malcommode de poursuivre les lézards. On brûle la terrasse pour retrouver le trou dans lequel le lézard s'est enfui. Le feu est donc un outil de communication et de survie alimentaire.

Dans ce contexte, cela n'a pas à proprement parler de fonction religieuse ou rituelle. Certains feux peuvent être allumés lors des initiations mais ce sont des feux sacrés, très différents de ceux qu'on allume sur de grandes surfaces.

Un intervenant. - Qu'appelle-t-on les « ceintures de cheveux » ?

M. Laurent Dousset. - Les femmes se coupaient les cheveux, les tressaient et en faisaient de petites ceintures, que ne pouvaient porter que celles et ceux qui avaient passé le stade de la puberté.

Un intervenant. - Quelle est la place des Aborigènes dans la culture australienne ? Etes-vous optimiste ou pessimiste à cet égard ?

Mme Jessica De Largy Healy. - Cela dépend des régions.

En Terre d'Arnhem, la situation est complètement différente du désert.

Je suis cependant assez confiante, l'importante créativité qui existe jouant un très grand rôle dans la façon dont les anciens se sont mobilisés pour transmettre les savoirs aux plus jeunes ainsi que dans la façon dont les plus jeunes se saisissent des nouvelles technologies, notamment en réalisant des films afin de projeter leur propre image de leur culture au monde sur Internet, par des documentaires ou en enregistrant des cérémonies. La production médiatique qui est en pleine effervescence dans cette région est donc, selon moi, porteuse d'optimisme.

M. Laurent Dousset. - Je suis également assez optimiste s'agissant de la capacité d'un certain nombre de groupes à reproduire une différence qu'ils ont choisie ou identifiée comme le chemin à adopter. La capacité de différencier les modes de vie culturels existe aujourd'hui. Certains groupes sont sur la voie de leur reproduction en tant que groupes, ce qui est significatif dans un contexte où, politiquement, l'Australie a encore beaucoup à apprendre dans sa manière d'interagir en matière d'altérité et de diversité. A leur décharge, il est difficile de construire une nation aussi jeune que l'Australie à partir de cette diversité. On a connu le problème ailleurs...

On est dans un contexte historique dans lequel la nation australienne essaye encore de se construire. Accepter l'idée de diversité culturelle au sein même d'une nation est chose compliquée...

Mme Khadidja Benouataf. - Dans votre ouvrage, vous écrivez que la notion de premier contact en dit plus sur celui qui découvre que sur celui qui est soi-disant découvert. Que voulez-vous dire ?

M. Laurent Dousset. - La notion de premier contact est une idée occidentale. C'est l'invention d'un Occident qui se pense uni et identique, avec une parole unique et qui pense contacter pour la première fois une altérité qu'il n'a pas pensée auparavant.

Cette altérité, par cette idée même de premier contact, est elle aussi une pensée unique : il s'agit de sauvages, de primitifs, etc. On peut recenser un certain nombre de différences entre les malentendus polynésiens, la Mélanésie noire, l'Australie primitive, tous ces a priori qui ont accompagné les premiers contacts. Néanmoins, la fabrication de l'idée même de premier contact équivaut à penser que ces sociétés étaient en dehors du monde, de l'histoire et du temps et qu'il fallait que l'Occident arrive pour qu'elles s'insèrent dans une histoire. Je n'ai pas besoin de préciser à quel point cette idée est d'une stupidité profonde. Le grand anthropologue haïtien Michel-Rolph Trouillot dit que, depuis que l'Occident est ce qu'il est, Robinson est à la recherche de Vendredi. C'est là le contexte dans lequel on se situe !

Mme Khadidja Benouataf. – Merci à tous.

(Applaudissements)